

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 11 janvier 2025

SOMMAIRE

Reprise et transition : Tragique dit-il ? Mais qu'est-ce donc ?	Page 2
L'énigme de la dimension subjective et de l'humanité de l'homme	Page 6
Conséquences obligées.....	Page 9
De la sexualité et de l'amour dans la psychanalyse freudo-lacanienne.....	Page 13
À quel ensemble mythologique la théorie sexuelle psychanalytique Peut-elle être rattachée ?	Page 15
De « l'inconscient » paradisiaque et de l'origine de la	Page 20
« connaissance consciente »	

■ REPRISE ET TRANSITION : TRAGIQUE DIT-IL ? MAIS QU'EST-CE DONC ?

Dans le dernier séminaire j'ai commencé, par en appeler à Schopenhauer, Nietzsche et Heidegger, pour élaborer en quoi la psychanalyse structurale était une des deux métaphysiques RÉELLES : Il y a la psychanalyse structurale et la musique. J'ai abordé la question de la nature métaphysique de la psychanalyse structurale par le chemin de la dimension tragique de l'humanité de l'homme. L'Acte psychanalytique le permet en tant qu'il tend dans son intentionnalité, à faire retour sur cet événement fondateur de l'appareil psychique. Évènement que j'ai nommé « l'épreuve de subjectivisation ». À savoir ce moment particulier de l'auto-organisation (génético-épigénétique) de l'appareil neuro cérébral où se constitue un module sémiotique qui génère tout à la fois l'émergence d'un thésaurus de phonèmes et de sonèmes différenciés mais, à ce moment, fusionnés dont l'expression congénitale vocalique, spécifique à chaque nourrisson, initie et signe le « jaillissement » (la phusis grecque) de l'instance subjective. J'avais rappelé que cette épreuve déterminait deux réactions : d'abord la « JUBILATION INSENSÉE ». En effet, le nourrisson ne peut être conscient de ce qui lui arrive, victime qu'il est d'une intentionnalité neurocérébrale aveugle. Il ne peut que l'ÉPROUVER sans la possibilité de la RESENTIR. Puis vient la DÉTRESSE qui pourrait être considérée comme coïncidente avec le premier éprouvé du « Vivre » anticipé. Éprouvé de Détresse qui est, pour les mêmes raisons que précédemment, tout aussi insensé. « Détresse du Vivre » donc qui grâce à un troisième temps parfait cette épreuve de subjectivisation. Ce troisième temps survient quand l'intentionnalité psychique est advenue, complémentaire de l'intentionnalité biologique antécédente, et s'avère alors efficiente en transformant l'éprouver de DÉTRESSE en éprouvé TRAGIQUE. **TRAGIQUE qui fait origine de l'humanité de l'homme. Humanité de l'homme « insensée ».** Dernier « insensé » qui par le jeu des vocalises (sémiotiques), fait éprouver « d'être vivant ». Intransitivement. C'est-à-dire, originellement, pour rien ni personne. À partir de quoi vont se structurer les deux autres registres de l'appareil psychique, au gré des transformations de la structuration auto-organisée de l'appareil neuro cérébral : sémiologique d'abord, puis sémantique. Ce n'est que quand s'avèrent, complémentaires, ces deux autres registres que peut s'opérer la dynamique de l'appareil psychique. Ce n'est qu'à ce moment où les trois registres – Réel – Symbolique – Imaginaire - sont advenus que la dynamique (ou la dialectique) économique terminale de rapport d'adaptation au monde s'enclenche véritablement.

Il faut donc revenir sur cet éprouvé (cette catastrophe originelle) de subjectivisation et ce concept métapsychologique de tragique. Ce concept de TRAGIQUE de fait, et quoique l'ayant ça et là évoqué dans différents séminaires, je ne l'avais ni posé ni défini dans sa systémique. Il y a des éléments essentiels qui, parce qu'ils me sont essentiels, me semblent aller de soi pour quiconque entend la psychanalyse structurale. Aussi, parce que pour moi ils sont réels, j'omets alors d'en parler. En tout cas d'en établir le statut conceptuel dans le cadre de la métapsychologie structurale. Erreur commune : « puisque c'est Réel, ici le fondement même du Réel, alors il n'y a aucune nécessité d'en parler par le truchement de la langue, fût-elle scientifique. Cela va de soi implicitement ou explicitement. Tout le monde qui en est là quand il s'agit du Réel, devrait y avoir

accès comme naturellement ». C'est évidemment faux. Et de ce fait les trois temps de l'avènement « Réel » du Sujet n'ont jamais été véritablement compris ni, de facto, assimilés par les psychanalystes structuraux. On se contente d'en appeler à ce process de subjectivisation sans pour autant en « matérialiser » la structuration auto-organisationnelle. L'approche par la métapsychologie structurale de la composition musicale, en particulier de la musique baroque, m'y a obligé. Il y a une dimension tragique dans la musique baroque qui fait entendre le Réel du tragique.

Ce process de subjectivisation s'effectue donc en trois temps qui s'inscrivent dans une temporalité de la succession structurale qui n'est pas chronologique. C'est une réaction en chaîne. En théorie, quoiqu'ils apparaissent par effets de décomposition analytique successifs, ces trois temps signent la subjectivisation et sont nécessaires pour que le Sujet advienne de manière permanente. Si le dernier n'est pas advenu, le Sujet advient par intermittence. Intermittence cause de souffrance pour ceux dont l'appareil psychique est polarisé sur ce registre subjectif. De fait, ces trois temps au moment de la catastrophe de la subjectivisation sont quasiment simultanés. Quoique le temps de la détresse peut s'avérer, dans certains cas, non immédiat. Il dure. Cette intermittence n'apparaît véritablement que quand il y a imperfection de ce process catastrophique. On peut l'appréhender cliniquement quand cette imperfection a déclenché un raté de la structuration ultérieure de l'appareil psychique. Cela peut paraître pour certains un éclaircissement. Il est vrai que ce troisième temps n'avait pas explicitement été nommé pour ce qu'il est : la position tragique du psychanalyste et de son être au monde. Autant dire qu'il ne pouvait pas jusqu'à présent accéder au statut de concept. Donc ce troisième temps est absent dans la conception de l'appareil psychique pour la plupart d'entre vous.

Les deux autres « temps » ne sont d'ailleurs pas conçus comme des temps de structuration par ceux qui s'y réfèrent. Ils évoquent seulement des « éprouvés » transitoires, nécessaires pour qu'aboutisse la subjectivisation. La « subjectivisation » a acquis au fil du temps dans notre cercle le statut de « mot valise » qui est employé comme un slogan d'initiés. Il en est de même, d'ailleurs, de la « Détresse ». Cet emploi comme signe de ralliement de « l'entre soi » en émousse totalement la dimension radicale. Ce sont des « signifiants » d'initiés qui font reconnaissance : « On en est ! » Il n'est pas impossible, en l'occurrence, que cette banalisation, et ce détournement, n'ait pas pour objectif d'en évacuer la dimension « Réel ». Laquelle ne manque pas d'être interpellante. Il se peut, par ailleurs, que la mémorisation des deux temps précédents soient acquises parce qu'ils renvoient, d'une certaine manière, à ce que Mélanie Klein élabore. Comme si ces deux temps étaient une reprise des deux temps qu'elle a conceptualisés : la position paranoïde et la position dépressive. Mélanie Klein ne parle pas de Détresse mais de dépression (position dépressive). La Détresse n'est pas une dépression. Freud en a l'intuition quand il rapproche le deuil de la mélancolie. En fait, il faut distinguer le deuil, qui est une réaction objectale à la perte et entraîne une dépression (idéalo-surmoïque), et la mélancolie qui est :

- soit le surgissement et la révélation d'une absence Réelle d'une position subjective

au sein de la structure de l'appareil psychique. Ce surgissement intervient au moment où tous les mécanismes de défense (hystériques ou obsessionnels) mis autour de cette absence défont.

- soit un épisode de bascule transitoire quand la subjectivisation quoique engagée n'a pas été au terme de son processus (chez les enfants et les adolescents). La mélancolie est un véritable épisode de Détresse au sens que je lui donne : la défection du Réel. On retrouve cette configuration soit dans la mélancolie univoque soit dans la psychose maniaco-dépressive. Mal nommée : on devrait dire maniaco-mélancolique. Pathologie qui est un mixte entre les deux modalités qui précédaient l'avènement du Tragique : la Jubilation et la Détresse. Il y en a une troisième qui est celle du noyau mélancolique masqué par une structure névrotique.

Cela méritait sans doute d'être précisé et clarifié. Car l'expérience montre que même chez les personnes qui ont à l'esprit ces deux premiers temps de la subjectivisation (l'instant de la jubilation et le temps de la Détresse) sont incapables de les situer sur l'axe successoral de la structuration de l'appareil psychique. On ne sait pas dire, dans la structuration, si la Jubilation est première ou si c'est la Détresse. Le bon sens incite à penser sur le modèle de la psychose maniaco-dépressive, que la jubilation vient après la Détresse. Comme si cette jubilation venait en remède « guérir » la Détresse. Comme quoi le sens commun peut inciter à des erreurs métapsychologiques. En effet, **c'est la jubilation qui est première**. Métaphoriquement on pourrait dire qu'elle fait « épiphanie » inconsciente. « Libération ». Mais cette « épiphanie libératrice » jubilatoire ne dure pas. C'est un « **Instant de voir** » premier. S'ensuit une Détresse qu'on peut attribuer au fait que cette transformation où s'avère la fonction subjective psychique est anticipatrice d'une position qui ne peut s'effectuer pour cause d'immaturation organique et neurocérébrale. C'est un peu métaphorique ce que je vous dis là. Mais c'est assez proche de la réalité de ce qui se joue à ce Moment-Là de l'émergence subjective aboutie. Car le **moment de conclure** advient quand cette Détresse, pour cause d'auto-organisation épigénétiquement programmée, déclenche un éprouvé, inconscient mais toujours prématuré, **tragique d'être là au monde**. C'est la nature de ce qu'il en est du RÉEL de l'EX-SISTENCE qui s'impose. Il faut reprendre aussi ce concept d'Existence qui a lui aussi un statut de « signifiant » de reconnaissance clanique. Si on s'en tient à une étymologie frustrée il faut reprendre les deux éléments de ce signifiant :

- « **Ex** », d'abord. Cela exprime une sortie de la confusion des éprouvés générés neurocérébralement. Il n'y a pour le nourrisson ni dedans ni dehors. Ces éprouvés sont subis et non différenciés comme des éprouvés, autre connotation de la confusion. C'est la structuration de l'appareil neurocérébral qui permet l'avènement de cette extra-territorialisation « psychique » d'abord subjective (pas moïque). Elle détermine cette distanciation prématurée. Avant cette dissociation extra-neurocérébrale il n'y a, à proprement parler, pas d'être-au-monde. L'être-au-monde n'est possible que grâce à

l'advenue de cet éprouvé concomitant à la sortie de la confusion neurocérébrale de présence « corporelle » au monde qui s'avère dans la production vocalique.

- « **Sistere** », qui renvoie à être « debout » et « stable ». La « position tragique d'existence » résultant de la structuration de l'appareil neurocérébral permet l'éprouvé « d'Être au-monde » pour rien ni personne. C'est-à-dire de manière « présencée » sans cause première ni fin dernière. Ce qui me fait dire que le Sujet est hors sens. Il génère une position « intransitive » dans le monde. On retrouve là traité métapsychologiquement le « Dasein » heideggérien. « Être là ». Tout aussi intransitif d'abord chez Heidegger, téléonomique pourrait-on dire ou phénoménologique puisque Heidegger ne donne pas le ressort métapsychologique dont procède cet « Être-au-monde ». Pas si téléonomique que cela puisqu'il dédie cet « être là » à être pour la mort. C'est-à-dire qu'il y a une cause et une fin. Ce qui ne laisse pas d'être perplexe. Mais il faudrait revenir sur ce qu'il en est de la mort tant chez Heidegger que chez Freud et Lacan. C'est-à-dire dans la philosophie et dans la métapsychologie ante-psychanalyse structurale. L'insensé subjectif n'est ni absurde ni ne nécessite d'en trouver à tout crin une causalité téléologique (la mort). C'est la seule raison d'être du Sujet dans le monde. C'est la dimension métapsychologique du Tragique comme « être là subjectif au monde » qui me fait dire que cette métapsychologie structurale est une véritable métaphysique. En d'autres termes sans définition de ce qu'il en est du « Sujet Inconscient¹ », il n'y a pas de métaphysique possible. Seulement une ontologie phénoménologique, puis une morale. **Avant l'Être-au-monde, le Sujet Ex- Siste.**

Au passage vous remarquerez que c'est à partir de l'épreuve de subjectivisation qu'apparaît le mécanisme générique, le prototype, du **temps logique** :

- Dans cette perspective la **Jubilation** apparaît comme l'**Instant de voir originel**
- **La Détresse** correspond à un **temps pour comprendre d'assimilation psychique**. Cette indication permet de comprendre que le dit temps pour comprendre n'a rien à voir avec un acte réflexif conscient. Je pense que même chez les psychanalystes structuraux le temps pour comprendre s'apparente à un exercice réflexif quoique l'expérience de la cure leur prouve le contraire. Il s'avère que la réflexion dans la cure est un mécanisme de défense qui s'oppose au temps pour comprendre psychique. C'est pourquoi la règle fondamentale bannit le réflexif. Chez les TED ce temps pour comprendre originel, celui de l'épreuve de subjectivisation, peut s'inscrire dans une durée infinie. Il est par intermittence dans les névroses d'angoisse hystériques. Dans cette occurrence, intermittente ou continue, l'accès au tragique est impossible.
- Vous aurez compris que **l'accès à la position tragique est le moment de conclure**

¹ C'est-à-dire que sans définition le Sujet inconscient n'est que du Moi et ses avatars

originel. L'intégration et l'assimilation de ce qu'il en est de l'Ex- Sistence, évènement prématuré s'il en est qui permet d'être au monde. Pour être effective, il faudra attendre que le module syntaxique s'avère et que le registre imaginaire moïque se structure. Possibilité alors de prendre conscience de cet être au monde inconscient de lui-même.

Il me semble que pour certains psychanalystes structuraux cette position tragique reste problématique. Comme si elle était d'une certaine manière scandaleuse, en tout cas pas obligatoirement radicale dans leur fréquentation du monde. Sorte de nostalgie des relations objectales ? Peut-être. Mais sans doute pas seulement. À l'expérience, il semblerait qu'il s'agisse d'un refus qu'on pourrait dire conscient et volontaire. Comme si la position tragique était inconvenante dans la réalité sociale, pour soi et pour les autres. En d'autres termes ce qui serait inconvenant ce serait d'en imposer la radicalité à nos proches et à nos relations. Cette opinion fait que les psychanalystes structuraux réservent cette position qu'on dit « subjective » (pour ne pas la penser tragique) à la conduite de la cure. Elle radicalise la neutralité bienveillante qu'il m'est arrivé de critiquer dans sa dimension « bienveillante ». Dans le cadre de la cure, elle leur paraît pertinente et efficiente. Légitime donc. Disons, si on reprend la terminologie lacanienne, qu'ils se donnent seulement l'accès à la psychanalyse en intension. En revanche dans le colloque amical, familial, social, amoureux et autres ils ne s'y résolvent pas. Comme s'il fallait se conformer à l'apparence des relations objectales. Ils sont alors repris, à leur corps défendant, par les affres de la souffrance. Parfois dans la variété de l'une des catégories du colloque social (la vie conjugale, familiale, amoureuse et même sexuelle) ils sont entraînés à faire comme si certains de leurs interlocuteurs étaient eux aussi en position subjective. Et ne pas prendre conscience qu'il n'en est rien, quoi qu'ils le sachent, les pousse dans les affres de la détresse qui les reprend. Régressivement. Ce « compromis » a de quoi interpellier. Objectivement ce « clivage » malencontreux leur interdit d'acter ce qu'il est convenu d'appeler la psychanalyse en extension. Impossibilité qu'ils justifient par une pseudo-argumentation rationnelle psychologique. Pourtant la psychanalyse est une pratique sociale. À ne pas l'acter partout et tout le temps, il y a là contradiction. Il faut en prendre Acte.

■ L'ÉNIGME DE LA DIMENSION SUBJECTIVE ET DE L'HUMANITÉ DE L'HOMME

En effet, cette histoire d'humanisation de l'homme, ou autrement dit sa dénaturation, semble une interrogation de toutes les civilisations. Pas seulement de nos sociétés occidentales. Il semble qu'il est vital pour chaque culture d'y donner une réponse. Que ce soient des sociétés qui semblent être aussi différentes que les sociétés africaines, comme celle des Sénoufos ou des Dogons, les sociétés asiatiques, en particulier celles adeptes du taoïsme et du bouddhisme, les sociétés traditionnelles des continents américains ou australiens. Par exemple les Sénoufos d'Afrique de l'ouest considèrent que les humains naissent « animaux » et que toute la vie est consacrée à atteindre « l'humanité » au travers du rituel d'initiation du Poro (lequel comprend trois phases :

enfant, adolescent, adulte), à l'issue duquel on espère atteindre la perfection « sociale » humaine. On retrouve cet objectif d'humanisation idéale dans la totalité des croyances qui structurent la cohésion sociale de toute société humaine. Le bouddhisme est une quête de « l'Éveil » et le taoïsme celle de la « Voie ». Chez les mystiques il y a aussi l'ascèse qui permet dans le meilleur des cas d'accéder à la grâce intégrale parfois sous les espèces de l'Ex-tase (ressenti corporel de l'Ex-sistence). Il en est de même chez ceux qui ont théorisé le « fin amor » ou « l'amour courtois » qui est une sorte d'ascèse pour accéder à l'acte sexuel qui ne serait plus objectal. Il est notable que les objectifs de ces quêtes mythologiques s'apparentent à ce que la psychanalyse structurale théorise comme position subjective du tragique dans le collectif. À ceci près que pour la psychanalyse structurale ce résultat n'est ni celui d'une quête ni celui d'une ascèse. C'est un effet de structure psychique.

Dans le cadre de la psychanalyse structurale cet accès à la position du tragique est l'inverse d'une ascèse et d'une quête. Elle est, ou devrait être, originelle et consécutive au processus de subjectivisation total. C'est-à-dire à ce dont les psychanalystes attestent dans le collectif : faire apparaître le RÉEL dans le Vivre en permanence et naturellement. Faire apparaître ce qu'il en est de l'Ex-Sistence dans la réalité du monde tel qu'il est. Réalité sociale des communautés humaines dont les relations sont essentiellement objectales. Donc imaginaires. Calderon de la Barca disait que « la vie est un songe ». Cette position singulière participe à ce qu'il est convenu d'appeler, après Lacan, « psychanalyse en extension ». C'est un acte de transmission.

Pauline Savoye disait que cette position s'apparente à un être au monde aspergerien. Ou heideggérien ce qui revient au même : toute la théorie du Dasein tourne autour de cela (cf. *Être et temps*). Entendre pourtant que cette position aspergerienne (ou heideggérienne) n'a rien de pathologique. Pour le Sujet aspergerien, le registre imaginaire est si ce n'est absent tout au moins atrophié ou éclipsé, ce qui n'est pas le cas du psychanalyste structural. Comme si cette dimension n'était pas arrivée à s'ancrer malgré l'entrée dans la langue. Cette carence empêche l'appareil psychique de rentrer en dynamique avec les autres registres, sémiotique (Réel), sémiologique (Symbolique). L'appareil psychique est inféodé au fonctionnement sémiotico-sémiologique. Tout se passe comme si seule la dimension de la quête, qui est l'apanage du registre imaginaire, avait été non seulement protégée mais encore hypertrophiée. Et en général focalisée sur un objet unique (sorte de monomanie). Chez le psychanalyste, elle atteste simplement de la prévalence absolue du Réel subjectif sur les deux autres registres : symbolique et imaginaire. C'est pourquoi ce n'est pas le résultat d'une ascèse quelle qu'elle soit. Position aspergerienne, ou heideggérienne, où la seule passion est de faire accès, dans la réalité sociale, à l'humanité subjective de l'homme. Parce que dans la réalité sociale, il est nécessaire que quelques-uns assument cette position qui est une fonction centrale. Les mystiques, dans nos sociétés développées n'y suffisent plus. Ils sont dévalués en quelque sorte. Reste les artistes. Mais pour que la réalité sociale reste vivable, c'est-à-dire humaine, il faut que cette position soit incarnée afin d'en assurer une présence assumée en permanence. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une mission. Mais seulement d'une position ordinaire. Banale. Aujourd'hui c'est plutôt rare tout de même que

cela se produise chez les psychanalystes.

Bien sûr si, en théorie cette position est le fait de la seule structuration psychique épigénétique, il arrive qu'elle reste inachevée ou en souffrance. C'est le noyau de tous les modes de survie, de toutes les névroses et autres affections psychiques. Les personnes en souffrance qui veulent accéder au Vivre s'adressent alors en psychanalyse. Psychanalyse qui opère dans un premier temps la déconstruction des formations réactionnelles névrotiques ou de survie intolérable qui ont permis, dans la souffrance et la douleur, une survivance plus ou moins précaire. De fait la cure, elle, puisqu'elle n'a pas pour objectif de permettre à la survie d'être plus ou moins adaptative, peut tout de même être comparée à une ascèse. L'ascèse on l'attribue dans la majorité des cas aux mystiques. En effet, c'est ainsi que l'on peut entendre, à tort, le principe d'abstinence. Il arrive, aléatoirement, qu'elle s'avère telle. Je veux dire mystique. Quand la déconstruction débouche sur une structuration psychique orientée vers la prévalence absolue du subjectif sur le moiïque. C'est le cas des cures dites à tort aussi didactiques (il ne s'y enseigne rien) ou celle des artistes véritables. Ou encore des mystiques qui l'étaient potentiellement et que la cure a fait advenir (il m'est arrivé de conduire des cures de religieux qui ont débouché sur une position mystique dans le siècle. Un jésuite en particulier).

Mais cette ascèse, si la cure semble l'être, ne s'opère pas volontairement à l'aide d'exercices spirituels ou d'initiations symboliques. Sa particularité serait alors inhérente à ce qu'il est convenu d'appeler le protocole de la cure lui-même. Il est, phénoménologiquement, l'opposé d'une ascèse. Il se structure autour de ce qu'il est convenu d'appeler « association libre ». Il restreint les contraintes moiïques (qui demeurent pourtant contraignantes). L'ascèse mobilise, qu'on le veuille ou non, la vigilance du Moi voire, dans le pire des cas, du Surmoi. C'est pourquoi la cure ne s'apparente pas à ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler le « développement personnel » qui a pour but surmoiïquement d'atteindre un idéal moiïque inaccessible. Imaginaire donc. L'ascèse, dans quelque configuration qu'elle soit, chrétienne, bouddhiste, taoïste, a pour exigence d'accéder, par la dépossession volontaire aux attachements qu'on dit « objectaux » (les biens terrestres), à cette épreuve subjective d'être au monde qu'est « l'Éveil » pour les bouddhistes, la « Voie » pour les taoïstes, la perfection de la charité pour les catholiques, le détachement et le renoncement aux attraits de l'âme charnelle pour se consacrer au service d'Allah chez les musulmans (parfaite « soumission »), à l'Ex-tase chez les mystiques, à l'Acte sexuel chez certains humains ordinaires. Il y a une différence très nette entre l'ascèse extrême-orientale et l'ascèse chrétienne ou islamique. Aussi bien chez les bouddhistes que chez les taoïstes, l'ascèse n'a aucun objectif pratique terrestre. Il s'agit seulement, si on raccourcit, de se débarrasser des tourments imaginaires qui s'opposent dans la répétition à l'Être au monde. C'est beaucoup plus sophistiqué et subtil que cela. Mais cela revient à cela. C'est assez semblable à l'intension qui prévaut dans ces psychanalyses particulières que l'on dit didactiques. Et l'être-au-monde de pur lien social qu'autorise la prévalence de la subjectivité dans la dynamique psychique comme attestant partout et avec tout le monde du Réel est phénoménologiquement assez semblable à celui que l'idéal

bouddhique ou taoïste promeut d'un point de vue « moral ». Il n'y a nulle intension morale dans l'être au monde du psychanalyste, ni même éthique. Il ne procède d'aucun idéal. **Il EST**. Si on parodie Parménide : il ne peut être autrement qu'Être. Je ressasse cette énonciation pour tenter de faire entendre que cette manière d'être au monde, intransitive, se révèle du fait que dans l'appareil psychique l'Ex-Sistence subjective prévaut sur la facticité moïque. C'est de cette particularité que se fonde l'intension d'indifférence engagée où il n'y a ni autre ni semblable ; elle légitime concomitamment, et par extension, la misanthropie objective anthropologique. Le lien social procède de ces deux manières d'être au monde particulier du psychanalyste. Et cette position d'être au monde s'inaugure de cette fixation subjective à la dimension TRAGIQUE qui permet l'Ex-Sistence. Ex-Sistence réelle qui réfute radicalement l'impermanence bouddhique. Puisqu'elle persiste dans la durée indifférente aux tribulations des affaires du monde. Si ce lien social était acté partout et tout le temps cela devrait empêcher les psychanalystes structuraux de faire de la psychologie de bazar à tort et à travers... Comme on voit partout ailleurs.

■ CONSÉQUENCES OBLIGÉES

Je disais dans le dernier séminaire le paradoxe qu'il y avait à ce que la psychanalyse structurale ne soit pas reconnue par les neuroscientifiques qui, par ailleurs, accusent la psychanalyse freudolacanienne d'être une mythologie. Pourtant, autant que faire se peut j'essaie d'être rigoureux. C'est la condition pour être un « esprit libre ». Nietzsche le disait avant moi. Et pour cause : « On appelle « esprit libre » celui qui pense autrement qu'on s'y attend de sa part en raison de son origine, de son milieu, de son état et de sa fonction, ou en raison des opinions régnantes de son temps. Il est l'exception, les esprits asservis sont la règle »². On entend par « esprit libre » quelqu'un qui s'autorise à penser autrement que ce qu'on attend de sa part étant donné sa culture originelle et sa formation académique. Nietzsche ajoutait qu'être dans cette position rend celui qui la tient « **Étranger** » à tout autre. Je trouve cela assez bien vu. Encore que si on s'en tient à l'étymologie (extraenios : du dehors, extérieur), il faudrait nuancer. Le psychanalyste structural n'est pas seulement « étranger ». Il l'est tout en étant parfaitement intégré dans la communauté humaine dans laquelle il s'inscrit. Être extérieur ou en dehors est sa manière à lui d'y être absolument. Ce n'est pas un paradoxe. Disons que c'est un état de fait. Il est évident qu'un psychanalyste structural, s'il pense l'être et s'il l'est, ne peut échapper à cette « étrange malédiction ». Si on va au bout de cette implacable logique cette position ne peut que s'affirmer par cette double nécessité psychique d'indifférence engagée et de misanthropie objective anthropologique. C'est ainsi que s'opère, dans la communauté des humains, la dynamique d'y être et de n'y être pas tout à fait.

C'est pourquoi, comme j'essaie de l'articuler métapsychologiquement, cette position d'être au

² Nietzsche, "Humain, trop humain" page 225

monde subjective intégrale, quoique ne s'adressant à personne, a une fonction essentielle dans la cohésion sociale de toute culture. Il faut qu'elle soit assumée d'une manière ou d'une autre pour qu'il y ait véritablement collectif possible. C'est pourquoi l'Acte psychanalytique est une pratique sociale de tous les instants. Dans cette perspective, et contre la vulgate psychanalytique, la cure n'est qu'une pratique secondaire de cette nécessité. Disant cela je ne dis pas que c'est un impératif politique, moral, ou prosélyte. C'est une nécessité anthropologique. Je l'ai dit, et le répète à l'envi, si cette dimension subjective n'est pas présente dans la structuration collective de la réalité sociale, en d'autres termes si elle s'avère exclusivement moïque, alors le risque totalitaire ne peut être exclu. À sa manière implacable Hannah Arendt l'a démontré phénoménologico-philosophiquement. Je n'ai rien inventé. D'ailleurs c'est assez d'actualité où le monde vire si ce n'est au totalitarisme (encore que la Chine y soit déjà) mais aux oligarchies autoritaires et impériales partout dans le monde. La démocratie que déjà Socrate critiquait³, et qui le lui a bien rendu (il en est mort), l'illusion démocratique, qui au regard de l'histoire n'est qu'un épiphénomène, est en train de voler en éclats. Avec le risque de déshumanisation délétère. Ce n'est pas pour autant que cette nécessité anthropologique aura quelques effets sur les événements. Il ne faut pas rêver.

Ce n'est que secondairement que cet acte s'adresse à une personne en souffrance psychique. Encore que vous sachiez aussi qu'il faut inverser le sens de l'adresse. De fait c'est la personne en souffrance qui s'adresse à l'Acte psychanalytique et qui s'y risque (il ne faut pas minimiser ce fait, Lacan nous avait déjà mis en garde contre ce risque lytique), quel que soit son âge, son sexe, sa religion etc. Ces deux fonctions, qui n'en sont qu'une, se révèlent être de l'ordre d'un anti-militantisme (quel que soit le militantisme prophylactique moral, politique...) absolu. C'est un aspect de la misanthropie objective anthropologique.

Je me demande parfois pourquoi je vous ai entraîné dans cette galère. Bien sûr, je ne le pense pas vraiment. Mais, à ce que je constate, cela est bien difficile à certains d'entre vous. Je le déplore. Et cela occasionne même quelques souffrances quand cette position, que je réfère au tragique, n'est pas véritablement acquise, assimilée et métabolisée. C'est pour cela qu'il peut s'agir d'une galère (quand la position tragique n'est pas assimilée). Peut-être est-ce la raison pour laquelle les tenants parmi les psychanalystes structuraux qui optent pour la position que je viens de présenter,

³ Le fait que Socrate non seulement se laisse condamner à mort mais aussi provoque cette condamnation par des juges tirés au sort (démocratie directe athénienne) fait dire à certains exégètes et historiens que cette condamnation, justement parce qu'elle est voulue et assumée, serait un acte « maïeutique ». Il s'agirait de faire comprendre aux athéniens que la gouvernance de la cité au moyen de cette démocratie est une aberration non seulement politique, mais aussi civique. C'est une aberration puisqu'elle débouche sur la mise à mort d'un philosophe prestigieux qui ne veut que le bien public. Qui n'ait de souci que de la **RES PUBLICA** comme diront les romains. C'est une position anti démocratique en acte. Il ne semble pas avoir été entendu par ses contemporains puisqu'Athènes est vaincue par Sparte et Mycènes dont les gouvernements sont aristocratiques...Platon et Aristote s'avèrent aussi des antidémocrates objectifs et rationnels. Aristote démontrant que cette démocratie « populaire » (universelle) menait inévitablement à la tyrannie...Cette utopie éphémère athénienne sombre et disparaît...pour réapparaître en 1848 en France...On ne voit pas pourquoi et comment cette utopie irrationnelle réapparaît.

et qui semble légitime, ne souhaite pas s'inscrire dans cette nécessité sociale. Et que d'autres en éprouvent de la souffrance. Tout se passerait comme si, d'un point de vue métapsychologique, cette équanimité d'une présence subjective inaltérable n'était acquise que par intermittence, (c'est sans doute le cas de ceux qui rechignent à l'Acte psychanalytique dans le collectif). Si cela était acquis et assimilé cela tiendrait plutôt de la « bénédiction » ! En tout cas pas d'une galère. Pour que cela soit possible, j'ai fait l'hypothèse de la nécessité de créer des conditions sociales pour permettre l'actualisation de cette équanimité. Ainsi, dans un lieu au moins, il n'y aurait pas cet effet de décalage et « d'étrangeté » dont parle Nietzsche. C'est une hypothèse ethnologique. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Y attester du Réel comme naturellement dans un collectif qui serait symboliquement, au sens ethnologique, structuré pour en instituer la nécessité. Cela me semble pertinent quand il s'agit d'une Institution de santé. Plus concrètement une Institution soignante qui entérinerait que l'Acte psychanalytique est d'abord une pratique sociale (psychanalyse en **Ex-Tension**) avant d'être une pratique individuelle (psychanalyse en Intension). Autrement dit qui ne relèguerait pas le psychanalyste à une extériorité « tabou » ou à une position de supériorité idéale quant à la compréhension de la nature humaine (position d'extériorité / supériorité revendiquée par certains avec arrogance et mépris). Ce que les psychanalystes prônent et pratiquent : isolés dans leur cabinet ou prosélytes (pontifiant) dans les institutions qu'ils fréquentent. Manière de dire que si un psychanalyste s'autorise à Acter la psychanalyse en Intension (dans son cabinet) il faut au préalable qu'il assume cet **ÊTRE** au monde partout tout le temps et avec tout le monde dans ses collectifs d'appartenance. C'est l'inverse de la position théorique de la psychanalyse freudo-lacanienne. Si cette double position n'est pas effective il est bien difficile de continuer à soutenir que l'Acte psychanalytique est une pratique sociale. Pour que cela soit anthropologiquement possible cela nécessite que cette position tragique soit assimilée et actée par une majorité d'entre nous. Au risque sinon de faire secte... comme partout ailleurs. Ce n'est pas le cas. Pas encore. D'où mon intérêt, mon intension, et mon entêtement, relayé par certains, à ce que soit organisé une Institution où les psychanalystes structuraux ne seraient pas « étrangers ». Il ne s'agit pas d'une Institution psychanalytique au sens habituel du terme. Une Institution psychanalytique a, en principe, pour fonction sociale de garantir la formation des psychanalystes impétrants au regard de la puissance publique. Fonction complémentaire des enseignements dispensés ici ou là dans les universités ou ailleurs dont certains diplômes permettent d'exercer une profession libérale liée à la santé. Il faut bien dire qu'actuellement, bien qu'il existe encore l'Association Internationale de Psychanalyse (International Psychoanalytical Association : IPA), la formation sensée être reçue par les postulants psychanalystes n'est absolument pas unifiée et tient plutôt de faire valoir des savoirs mythologiques morcelés engendrant des sectes plus ou moins opposées.

Il s'agit ici plutôt d'une Institution qui a pour vocation de faire coopérer différentes disciplines liées à la santé d'où la dimension subjective ne serait pas absente. La santé est considérée par ceux qui s'y inscrivent comme étant d'essence hippocratique. C'est-à-dire constituée d'une dimension organique, d'une dimension psychique et d'une dimension sociale. Mais les

participants ont aussi une conviction partagée sur ce qu'il en est de la nature humaine fondée sur une approche anthropologique. Approche rendue possible par la connaissance matérialiste des faits humains que permettent la théorie psychanalytique structurale et l'ethnologie structurale. À ce titre la présence permanente, en son sein, de psychanalystes structuraux, qui y exercent, garantie la réalité de cette conviction humaniste de l'approche du traitement de la santé dans la réalité sociale. Cette approche n'est pas idéologique mais fondée scientifiquement. C'est pourquoi cette Institution particulière, que nous tentons de structurer et de faire fonctionner, est pour les psychanalystes structuraux un lieu de transmission. L'unique lieu de transmission. Ils y attestent, où devraient y attester, du caractère subjectif de l'humanité de l'homme. À tout moment. Ce n'est donc pas un lieu de formation au sens habituel du terme.

Et si je me redis c'est sans doute que j'ai des indices que cela n'est pas entendu. C'est à dire Acté. À tout moment. Certains parmi vous sont même convaincus que ce que je dis tiens de la lubie « imaginaire » donc idéalisée. Ce n'est ni un idéal ni une formation imaginaire. C'est seulement réel. C'est-à-dire exigeant voire même intransigeant. Il est plus simple de faire le psychanalyste dans son cabinet. Hors du monde. Ou le psychothérapeute en Institution. Ou de penser crânement « après moi le déluge ». Je pense, pour ma part, que ces différentes attitudes sont, en définitive, en contradiction (et délétères) avec l'essence de la psychanalyse. En tout cas celle que la psychanalyse structurale théorise. Je n'y ai jamais souscrit. Sinon je ne serais pas là où je suis et j'aurais cessé depuis belle lurette de bafouiller ce séminaire. En d'autres termes, il ne peut y avoir une Institution Hippocratique de Santé que s'il y a en ses murs des psychanalystes comme garants ou symboles d'un humanisme universaliste subjectif nécessaire à une prise en charge de celle-ci (la santé de chacun) par d'autres. Ce qui ne veut pas dire que les autres acteurs de cette institution sont privés de cette dimension. Loin de là. Ce petit développement pourrait inciter certains à croire que cette position tragique (d'indifférence engagée et de misanthropie objective anthropologique) ne serait possible que dans une Institution advenue. Il n'en est rien. Disons que si ce type d'institution existait véritablement, cela pourrait servir d'expérience et de passage initiatique à ceux qui rencontreraient des difficultés à Acter cette position Tragique dans la réalité quotidienne du vivre. Permettre d'assimiler qu'elle est tenable partout et tout le temps avec tout le monde. Que nulle part on ne serait étranger quoi que personnifiant cette position tragique. Sans se croire obligé de sacrifier aux jeux objectaux relationnels des autres qu'ils soient dans le vivre ou le survivre.

Je me suis laissé entraîner sur cette divagation concernant le Moment de conclure originel qu'est l'accès au tragique de la subjectivisation. À vrai dire les conséquences que j'en tire ne devraient pas intervenir dans ce terme du séminaire où il est question de l'essence de la musique et de sa dimension métaphysique. Cela devrait intervenir bien plus tard dans le plan que je m'étais fait de ce séminaire et dont certains ont eu connaissance. Après en avoir fini avec les trois arts majeurs (la poésie, la musique, la peinture), après avoir traité et développé ce qu'il en est de l'Acte sexuel, qui ne serait pas objectal, à travers la lecture de ce que les théoriciens du moyen-âge ont abordés par le biais de l'Amour courtois, après que j'eusse abordé la question du mystique et de l'Ex-stase en rapport avec l'Acte sexuel... dans bien longtemps donc. Mais pour parler de l'Acte sexuel, et

de l'Ex-stase et du mysticisme, il aurait d'abord fallu en finir avec la question de la sexualité et de l'amour. Deux choses qui semblent être une préoccupation majeure de nos contemporains mais surtout des psychanalystes. Même structuraux. Puisque j'en suis là, je vais donc vous parler de sexualité et d'amour. Ce n'est pas une problématique qui me passionne. Mais je sais que d'une certaine manière on attend avec impatience que j'en cause. Ce n'est pas que je sois puritain au sens habituel du terme. Je ne le suis pas quoique de culture calvinienne. Seulement cela ne me paraît pas essentiel pour la modélisation d'une métapsychologie psychanalytique. Certes l'amour et la sexualité dans notre société contemporaine ça n'en finit jamais de préoccuper. On dirait même que l'on ne pense qu'à ça. Comme si cela était un enjeu majeur de la vie individuelle dans la société. Ça ce serait un fait indubitable. Après que je m'en sois acquitté je pourrais retourner à la musique, l'art plastique, la passion, le mysticisme.

■ DE LA SEXUALITÉ ET DE L'AMOUR DANS LA PSYCHANALYSE FREUDO-LACANIENNE

Dire quelque chose d'un peu articulé sur ce qu'il en est de la sexualité et de l'amour, d'abord pour la psychanalyse freudo-lacanienne, puis pour la psychanalyse structurale. Ces deux problématiques me semblent être traitées par la psychanalyse freudo-lacanienne de manière mythologique. Je vais essayer de le démontrer. En prenant pour point de départ l'aveu même de Freud. Seul un traitement mythologique explique que cette question de la sexualité n'arrête pas de hanter les psychanalystes, différemment de tout un chacun et de manière extrêmement sophistiquée parfois, depuis que Freud en a fait, à travers les pulsions et la libido, les concepts fondamentaux (et le « concept limite d'avec le biologique ») de la psychanalyse. Effectivement, « croire à ce mythe », comme nous en a enjoint Freud, ne permet pas de dire quoi que ce soit de véritablement objectif, d'un point de vue psychanalytique, sur la banalité de ce comportement. Et d'une certaine manière sans grande importance. Disons que Freud invente cette problématique de sexualité « moderne » au point de contaminer la réalité sociale de notre temps. A contrario, nous les psychanalystes structuraux en faisons quotidiennement l'expérience : ce n'est pas la préoccupation première de nos psychanalysants. Peut-être du temps de Freud. Quoique cela soit, en l'état, comme une figure obligée de tout analysant qui se respecte d'en faire cas, à l'entrée ou à un autre moment de leur cure. Mais c'est alors sous l'aspect rhétorique. Je ne suis pas sûr que même les psychanalystes structuraux soient très au clair, en théorie et pour eux-mêmes, avec cette histoire d'excitation dite sexuelle. Surtout quand ça s'embrouille avec ce qu'il est convenu d'appeler les sentiments amoureux. « L'amour » dont on dit qu'il serait l'alibi et la légitimation de l'excitation génitale. Je suis excité sexuellement parce que je l'aime !

Cette croyance de l'importance de la sexualité dans la vie des humains traverse les siècles depuis la nuit des temps. Et, dans nos sociétés judéo-chrétiennes, depuis l'origine. La sexualité en tant que telle apparaît, dans la Genèse, après la chute d'Adam et d'Ève hors du jardin d'Eden. C'est une conséquence de la transgression d'avoir consommé le fruit de l'arbre de la connaissance ; pas une cause de la chute, j'y insiste.

Pour Freud, l'origine de cette particularité comportementale qu'est la sexualité humaine n'est pas de l'ordre de la malédiction divine. Il la réfère à un accident de l'évolution. Plutôt un effet induit de l'évolution de notre espèce Homo. À savoir le fait de s'être relevé et de marcher sur deux pieds. Se tenir debout, en tout cas pour les membres de la famille Homo, aurait eu pour conséquence d'atrophier notre sens de l'olfaction au point de ne plus permettre de percevoir l'œstrus chez les femelles. Et donc d'entraîner la perte de l'instinct sexuel. Ce qui aurait entraîné une réaction en chaîne de la perte de tous les autres instincts adaptatifs. Cette hypothèse est hautement spéculative voir absolument pas scientifique. Au demeurant on peut considérer comme un constat objectif que le conjointement des organes sexuels de l'homme et de la femme n'a plus rien à voir avec la nécessité procréative, pour la préservation de notre espèce, telle qu'elle est déterminée instinctuellement dans toutes les autres espèces animales dites « sexuées ». Il le démontrera dans *Les Trois essais*. Bien qu'il y ait d'autres espèces animales sexuées qui ont, comme chez Homo sapiens, des pratiques génitales non voués à la procréation et à la préservation de l'espèce. Par exemple chez les bonobos. Mais chez eux il y a tout de même une utilité repérée par les éthologues : il s'agirait d'apaiser les tensions sociales. Mobiliser les circuits de la récompense pour s'opposer aux méfaits de l'agressivité inter-individuelle qui nuit à l'équilibre social du groupe. Cette utilité est groupale. Chez les Homo sapiens, il y a aussi détournement de l'excitabilité des zones génitales et de la mobilisation des circuits de la récompense. Freud parlait de la dénaturation de l'instinct sexuel. C'est déjà un abus de langage. L'instinct qui mène chez les animaux au conjointement des organes génitaux, n'est pas de l'ordre de la sexualité mais procréatif. Il n'en finit pas d'affirmer cette différence. Bien sûr, on peut évoquer, comme chez les bonobos, une fonction contre l'agressivité, « faites l'amour pas la guerre » a-t-on entendu d'abord sur les campus américains. On peut aussi évoquer un remède contre l'angoisse. Phénoménologiquement ce n'est pas impertinent. Cela reste de l'ordre de la psychologie comportementale. Mais cela demeure quand même une énigme. Et Freud lui accordait, à un certain moment de son élaboration, une importance plus fondamentale. Plus ou moins explicitement il postulait que cette particularité quant à la fonction procréative chez Homo sapiens, avait été un événement évolutif déterminant, rien moins que de transformer la nature de notre espèce comme je viens de l'évoquer. Cela l'aurait mise à part des autres espèces. Selon Freud, cette particularité engendrait une « dénaturation » qui spécifiait la nature proprement humaine de notre espèce. Disons, pour faire court et caricatural, que cette mutation génétique aléatoire fait d'Homo sapiens véritablement un humain. Elle serait à l'origine de son humanité puisqu'elle opère une véritable transformation de ses fonctions adaptatives neurocérébrales sous les espèces de la fomentation de ce qu'il appellera « appareil psychique ». Appareil psychique qui palliera la perte de la fonction adaptative des instincts. La dénaturation est, de fait, le résultat (ou la « cause ») de la perte de l'aptitude instinctuelle à l'adaptation au monde et aux autres congénères et serait donc due à la dénaturation de l'instinct procréatif. Dit comme cela, cela peut paraître bien simpliste. Cet appareil psychique entre alors en interaction avec les aptitudes cognitives innées communes à un grand nombre d'animaux. Il faut entendre « aptitudes cognitives » comme la capacité « automatique », c'est-à-dire « inconsciente » de l'organe cérébral propre aux animaux de percevoir et de traiter des

informations nécessaires pour s'adapter au monde, aux événements et aux autres. Ces aptitudes innées (génétiquement programmées) à la perception et au traitement d'informations adaptatives sont ce que les neurosciences investiguent scientifiquement. Pour cela elles n'ont pas besoin de faire l'hypothèse d'un appareil psychique dont la psychanalyse tente de modéliser, d'abord philosophico-mythologiquement, puis structurellement, la structuration, l'organisation et le fonctionnement adaptatif. Il n'est pas sûr que cette fonction « appareil psychique » particulière à Homo sapiens soit susceptible d'une approche cognitiviste. D'aucuns neuroscientifiques contemporains s'y sont essayés avec de bien piètres résultats. Pourtant, indirectement, on peut penser que certaines expériences cognitivistes si ce n'est valident au moins corroborent certains aspects du modèle structural de l'appareil psychique tel que la psychanalyse structurale l'élabore. Il faut dire aussi que ce modèle structural de structuration de l'appareil psychique s'est inspiré de résultats acquis par les neurosciences en particulier sur ce qu'il en est de la fonction langagière. Ces aptitudes effectives « cognitives » sont génétiquement acquises et épigénétiquement activées. En tant que de besoin pourrait-on dire. Dans cette perspective « l'instinct » qui oriente les aptitudes cognitives à des fins adaptatives est la condition de la « survie » de l'individu chez les autres espèces. La dénaturation générale réduite à la perte de l'aptitude instinctive (à l'adaptation) est une « catastrophe ». Il y a donc, comme dans le mythe de la Genèse, une catastrophe dans la Genèse de l'appareil psychique. Toutes deux inexplicables et qui donc, comme toute énigme inexplicable quand elle se présente à la conscience réflexive, nécessite qu'on tente sa résolution par l'élaboration d'un mythe. C'est ce que Lévi-Strauss nous a magistralement enseigné. Cette histoire de dénaturation qui spécifierait l'espèce humaine incite à une conception téléologique de l'évolution. Cette tentation est d'autant plus forte que, lorsqu'on prend connaissance de la généalogie d'homo sapiens établie par les paléanthropologues, on s'aperçoit que pour arriver à notre espèce il y a eu ce qu'on pourrait appeler de multiples essais et erreurs. Ne fût-ce que quand on regarde la diversité du genre Homo. Bien sûr, dis comme cela, on pourrait penser, faussement, que l'évolution est orientée pour aboutir à Homo sapiens moderne. Ce qui est faux. L'évolution est sourde et aveugle et n'a aucun objectif. Son seul principe est l'adaptabilité par variation d'un organisme vivant dans son environnement. L'élaboration de Freud à partir de cette Genèse de l'appareil psychique peut inciter à fortifier cette croyance téléologique ou Homo sapiens serait la fin ultime de l'évolution des organismes vivants. En cela elle rejoindrait l'explication théologique de la création de l'homme ... et de la femme.

■ À QUEL ENSEMBLE MYTHOLOGIQUE LA THÉORIE SEXUELLE PSYCHANALYTIQUE PEUT-ELLE ÊTRE RATTACHÉE ?

À plusieurs reprises j'ai évoqué cette parenté entre la mythologie de la sexualité psychanalytique est celle biblique de la Genèse. A priori, il semble qu'elles n'ont rien de commun. À ceci près que les deux parlent d'une « Genèse » de l'humanisation de l'homme. Quelque chose qui a à voir avec la naissance de la conscience à partir d'un état d'inconscience. Pour ce qui concerne Freud sa première tentative d'explication de la Genèse et de la fonction de ce qu'il appellera plus tard

l'appareil psychique n'a rien de mythologique. C'est plutôt une tentative scientifique. Je veux parler de « *Esquisse d'une psychologie scientifique* ». Qu'il a reniée ou plutôt, selon l'hypothèse de Gérard Guillerault, refoulée. Pour lui, en effet, l'essentiel de la théorie freudienne ultérieure a déjà ses prémices (pas ses prémisses) dans l'*Esquisse*.

Le texte charnière, pour la plupart des chercheurs, est la *Science des rêves*. On considère qu'il est inaugural de la théorie psychanalytique. Freud va devenir avec cette œuvre le premier psychanalyste. Elle est inaugurale mais pas pour autant constitutive de ce qui va faire son originalité. En effet dans ce texte majeur l'hypothèse de la libido et de la pulsion n'est pas véritablement élaborée. Elles sont posées. Comme je l'ai évoqué dans le dernier séminaire, ces concepts apparaissent pour la libido dans *Les Trois essais*, pour la pulsion dans *Pulsions et destin des pulsions*. C'est à ce moment que l'énergie psychique n'est plus référée à la physico-physiologie de l'influx nerveux mais à la libido puis ultérieurement à la pulsion. Quoiqu'il considère que la pulsion soit le concept limite entre le biologique et le psychique il est incapable de donner une explication scientifique de cette mystérieuse énergie réputée « quantifiable ». C'est là qu'il fait l'hypothèse d'un événement inaugural qui fait dénaturation.

À défaut d'une argumentation scientifique il s'en remet à une hypothèse non scientifique de la prétendue dénaturation de la nature humaine. Et c'est là que, à son insu, il renoue avec le mythe de la Genèse qui explique, elle aussi, pourquoi, et pour son malheur, l'homme est un Sujet dénaturé. Vous me direz que l'on peut élaborer une théorie scientifique à partir d'un événement catastrophique qui fait énigme. La théorie du Big Bang en est l'exemple le plus probant. Ce qui fait énigme là, c'est l'origine de l'univers. Cette origine n'est pas abordable expérimentalement (on ne refait pas le big bang en laboratoire). On pourrait dire que c'est à partir d'une hypothèse spéculative originaire, comme il en est des mythes qui tentent de trouver une explication à une énigme essentielle, et non à partir d'une observation objective que les astrophysiciens à partir de faits scientifiquement avérés vont élaborer une théorie physico-mathématique qui tente d'inscrire cette hypothèse dans un modèle scientifique. Modèle scientifique dont ultérieurement il s'agit par des observations et des expériences de laboratoire de confirmer le bien-fondé. Comme quoi toute théorie ou tout modèle a pour origine une « vision » spéculative dont on a parfois du mal à discerner ce qui l'a fait jaillir. C'est le propre de l'invention. À contrario la mythologie freudienne et la mythologie théologique de la Genèse partent elles d'un constat objectif. Elles se fondent et prennent acte que seule l'espèce Homo sapiens ne s'adapte plus aux événements du monde et à leurs congénères au moyen de comportements instinctuels innés. Tout le monde sait cela. C'est à dire que tout le monde en a « conscience ». Mais cela reste une énigme. C'est un truisme de le rappeler. On rabâche. Les deux mythes tentent de résoudre cette énigme, c'est à dire de l'expliquer. De lui donner un sens pour le mythe de la Genèse, d'en donner une explication rationalo-scientifique pour le mythe freudien. Mais les deux tentatives d'élucidation nécessitent qu'on y croie. Ce qui n'est pas le cas dans la tentative d'explication du phénomène du Big Bang. On n'a pas besoin d'apporter de « preuve(s) », disons probante(s), pour étayer une croyance. La cohérence du mythe y suffit.

À propos de « croyance », affirmer que la théorie freudienne est une mythologie sans en apporter une preuve probante fait appel quasi explicitement à la croyance de celui à qui on s'adresse. Ce qui est paradoxal. Il faut donc démontrer que ce corpus est bien une mythologie. On sait qu'une mythologie n'est jamais seule et unique. Elle s'inscrit toujours dans un système de transformation d'un groupe d'autres mythes. Lévi-Strauss a montré que les mythes relèvent de l'approche mathématique d'un groupe d'ensembles où il s'agit de déterminer les relations d'éléments au sein d'un ensemble par les rapports invariants qui existent entre les différents groupes de cet ensemble tels que l'on puisse passer d'un ensemble à un autre au moyen d'une transformation :

$$F_x(a) : F_y(b) = F_x(b) : F_{a^{-1}}(y)^4$$

Je rappelle cela pour ceux qui ont pris la responsabilité d'une recherche. C'est le principe de la lecture structurale : trouver les éléments invariants à partir desquels un système de transformation peut être identifié et modélisé pour rendre compte d'un ensemble de mythes d'apparence hétérogène mais ayant une énigme originelle commune. Cela ressort d'une analyse « formelle » de telle sorte d'en déterminer les invariants et le système de transformation auxquels ils appartiennent. Prouver que l'élaboration freudienne est une mythologie, c'est démontrer qu'elle fait partie d'un système de transformation avéré. Comme je l'ai dit à plusieurs reprises, dans cette lecture structurale on ne s'intéresse pas aux significations et à leurs agencements de telle sorte d'en découvrir « le sens », mais aux éléments constitutifs (des signifiants symboles), à leur logique d'agencement et au système de transformation qui permet de passer d'un ensemble (le mythe de la Genèse) à un autre (la pseudo théorie freudienne). Si on n'a pas assimilé cela, car cette approche est celle de la clinique dans la cure, on ne peut se dire psychanalyste structural. Sinon on usurpe.

Je l'ai déjà évoqué à plusieurs reprises sans aller plus avant. L'hypothèse est donc que la Genèse et l'élaboration psychanalytique freudienne font partie du même système de transformation des mythes « gréco-judéo-chrétiens ». Cela dit, je n'en ai jamais apporté objectivement la preuve. L'hypothèse est donc que dans la « *Science (!) des Rêves* » (1899- 1900) Freud a pour ambition de se référer à un autre système de connaissances qui n'en appelle plus à la référence « scientifique » physico-physique de l'énergie électrique neuronale sur lequel précédemment il voulait fonder sa psychologie scientifique. Il met à l'œuvre dans cet ouvrage deux concepts majeurs : l'Inconscient et le Conscient. Et comme articulation entre ces deux concepts le « désir refoulé ». Du point de vue des connaissances de la psychologie humaine, c'est une véritable novation quoiqu'ils soient déjà apparus dans des textes antérieurs. Cette problématique apparaît déjà, par exemple, quand il tente une explication novatrice des troubles hystériques. En particulier de la conversion. Dans *La science des rêves* il y a une autre finalité. Une aspiration dans un au-delà de la clinique thérapeutique, quoique partant de la clinique qu'il considère comme équivalente d'une observation objective scientifique. Dans ce texte, il tente d'en apporter la preuve à partir de l'observation expérimentale et l'analyse rationnelle des rêves. En tout état de cause, il s'agit de

⁴ Groupe de Klein

dépasser la problématique de l'hystérie pour tenter de découvrir et de formaliser un fonctionnement psychique générique. Il est notable qu'à peu près à la même époque il rédige *Psychopathologie de la vie quotidienne* » (1901). On est à un moment charnière de sa pensée. A partir de quoi il va élaborer un système explicatif du fonctionnement psychique aux moyens de raisonnement rationalistes positivistes hérités du siècle des lumières. Qu'il y ait deux modalités de fonctionnement de l'appareil psychique reste un fait vérifiable quasi expérimentalement. Quant au « désir » et sa conceptualisation c'est autre chose. On peut penser qu'il y a là dérapage hors le domaine de la science.

Toujours est-il qu'après la « *Science des Rêves* » Freud va s'attaquer lui aussi à tenter de comprendre et de conceptualiser le pourquoi et le comment l'adaptation d'homo sapiens au monde et aux autres est différente de celle qui prévaut dans le règne animal. Cette tentative s'inaugure avec la rédaction en 1905 des *Trois essais sur la théorie sexuelle*. On quitte l'approche essentiellement clinique et thérapeutique pour l'élaboration de la compréhension d'une fonction psychique spécifique d'Homo sapiens. *Les Trois essais* sont la première pierre de ce qu'il en sera de la théorie psychanalytique comme métapsychologie. Cette perte de l'aptitude instinctuelle à l'adaptation chez certains hominidés et en tout cas chez les espèces de genre homo dont Homo sapiens sapiens (moderne), est référée à deux « catastrophes » aussi bien dans le mythe de la Genèse que dans l'élaboration freudienne post « *Science des Rêves* ».

- Dans la Genèse c'est la transgression d'un interdit divin qui précipite la dénaturation de l'homme. Vol du fruit de l'arbre de la connaissance en transgression de l'interdit de se l'approprier. Ce méfait entraîne la perte de « l'humanité » naturelle qui était celle que l'homme (et la femme) avait au temps paradisiaque. Ce récit se présente explicitement comme une mythologie théologique.
- Chez Freud, je vous le rappelle, la catastrophe qui déclenche l'origine de la fonction psychique chez Homo sapiens serait la perte de l'olfaction due au fait que les hominidés, à cause d'une catastrophe climatique, auraient acquis la station bipédique laquelle aurait occasionné une atrophie du bulbe olfactif et ainsi donc amoindri la capacité à sentir et traiter les odeurs. Cette perte de l'olfaction ayant pour conséquence de perturber la fonction procréative puisque aussi bien on sait que la fonction olfactive est nécessaire dans les conduites procréatives de la plupart des animaux. Pour Freud cette perte instinctuelle a eu pour les espèces du genre Homo des conséquences radicales. La perte des fonctions adaptatives instinctuelles générales. C'est en ça qu'Homo sapiens est dénaturé : il ne peut plus compter sur l'instinct pour s'adapter au monde et aux autres. Bien sûr Freud n'a jamais écrit de manière aussi triviale cette théorie. Fliess qui était médecin oto-rhino-laryngologiste (alors en position de supposé savoir pour Freud), avait élaboré une théorie clinique oiseuse d'une névrose d'origine nasale (olfactive) qui aurait eu des concordances avec les parties génitales. Cette spéculation apparaît en 1893 dans sa correspondance avec Freud. Ce dernier avait sans doute pris au sérieux ces billevesées. Fliess quoique médocastre était pour Freud un supposé savoir. Peut-être est-ce à partir de ces inepties que Freud a imaginé sa théorie.

Bien sûr, il n'est pas question que je fasse dans ce séminaire une analyse structurale rigoureuse de ces deux mythologies. Je me bornerai à mettre l'accent sur certains signifiants symboles et leur organisation dans l'un et l'autre mythe. Ce sera évidemment schématique mais pour autant sans doute éclairant pour ceux qui se sont engagés dans la recherche. Il s'agit de mettre l'accent sur l'opposition d'abord entre fonctionnement inconscient / fonctionnement conscient qui reprend autrement l'opposition entre adaptation instinctuelle (inconsciente) et adaptation réflexive (par la connaissance). Et aussi quelle place a dans ces deux mythologies la fonction sexuelle qui s'oppose à la fonction procréative « naturelle ». Notons déjà que ces deux mythologies sont constituées autour d'énigmes similaires. Qu'est-ce qui a déclenché la singularité, la dénaturation, de la nature humaine ? Qu'en est-il de la sexualité chez les humains ? Quid d'un fonctionnement inconscient et d'un fonctionnement réflexif ? Comment la fonction réflexive de cognition advient aux humains ?

Comme je viens de le dire il n'est pas question que je fasse une véritable analyse ethnographique de ces deux mythologies dans ce séminaire. C'est une sorte de préalable pour aborder la problématique de l'amour et des rapports de l'amour à la sexualité. Mais, ce que je vais tenter d'éclaircir sera sans doute assez évocateur, et étayé, pour faire ressortir dans quelle logique de transformation ces deux récits s'inscrivent. Il se pourrait que cela puisse être éclairant en tout cas pour ceux qui se sont engagés dans la recherche. Lévi Strauss, en son temps, avait écrit qu'il jugeait de vulgarisation concernant la fonction du Père Noël et par extension celle de toutes les fêtes consacrées aux enfants en prenant entre autres le fait ethnographique des katchinas telles qu'elles se présentent chez les Hopis ou les Zunis. Mais, pour la plupart des lecteurs cela était aussi éclairant et beaucoup plus accessible que d'autres textes strictement scientifiques comme la somme des *Mythologiques*. Pour tous, cela peut être l'occasion d'un instant de voir sur quoi, sur quel logique imparable et incontestable se fondent une croyance... qui peut traverser les siècles et les millénaires et être toujours opérante. Je vous rassure, il n'en sera pas ainsi de la mythologie freudo-lacanienne. Elles sont en passe de s'effacer. Et, dans cette perspective, la psychanalyse structurale est aussi vouée à l'effacement. Elles sont liées. Et si l'une disparaît, qui est inscrit dans la culture, alors l'autre, qui n'y est pas, aussi.

Ce que d'emblée il faut retenir c'est qu'à l'origine de ces deux mythologies explicatives de la cause de ce qui est perçu comme l'exception humaine dans l'ensemble des organismes vivants, il y a un accident, ou une intentionnalité extérieure, qui la provoque. C'est-à-dire une fatalité ou un destin dont, à toute fin, il faut trouver une explication qui dépasse le simple constat phénoménologique. Qu'on le veuille ou non, la théorie psychanalytique freudienne est téléologique. Gérard Guillerault dirait que la préoccupation qui hante Freud depuis l'origine de son œuvre, c'est la question de l'énigme de la mort. C'est ce qui oriente son séminaire actuel. C'est la question du scandale de la mort qui est premier. L'hypothèse du sexuel de la pulsion ne serait que secondaire et en fin d'analyse un travestissement de ce qui serait le moteur de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique. À savoir la pulsion de mort. Il en serait de même chez Lacan. L'appareil psychique mû par la pulsion sexuelle serait mécanique pour lutter contre la mort mais y mènerait. Ce qui, bien entendu, est faux. Reste que malgré tout l'appareil psychique, et la complexité de notre encéphale et des capacités

cognitives que cela nous donne, nous restons immuablement des animaux parmi les autres organismes vivants. Et ce n'est pas par le fait incontestable que nos copulations, et les facéties dites « sexuelles » qui entourent sa réalisation, nous servent que très exceptionnellement à procréer que pour autant nous quittons le règne animal ! Pourtant nous ne sommes pas peu fiers de cette prétendue « dénaturation ». Comme si nous étions l'aboutissement et le sommet de l'aventure du vivant !

De fait ces deux mythologies, chacune à sa manière, tentent d'accréditer et d'expliquer cette contre-vérité. Et dans toutes deux la sexualité, qui n'est pas la procréation, a une place centrale. Dont on verra qu'elle est soit marquée d'un signe négatif (dans la Genèse) soit d'un signe positif (dans la mythologie freudienne). Quoique, quand il s'agit de la mythologie freudienne, il semble qu'au cours de la dernière version de sa métapsychologie elle change de signe : elle devient négative.

■ DE « L'INCONSCIENT » PARADISIAQUE ET DE L'ORIGINE DE LA « CONNAISSANCE CONSCIENTE »

Je viens de faire état de deux mythologies qui traitent de l'origine de l'humanité de l'homme en tant que « dénaturée ». En d'autres termes de notre exceptionnalité dans le monde vivant. Dans ces deux mythologies on constate que cet état d'exception est consécutif à un accident disons « évolutif » qui le détermine. Il y a un avant et un après l'accident. Et cet après est irréversible. Dans la Genèse ce n'est pas aussi clair que cela. En apparence cet accident est provoqué par une intention de l'homme lui-même. **J'ai bien dit provoqué. Pas déterminé.**

Pour bien situer ce moment de rupture, on le repère sous le terme de **la chute**, mais il me paraît nécessaire de reprendre le mythe de cette origine dans sa totalité. La Genèse explique la création du monde par dieu et à la suite la création de l'homme. De fait, on constate deux états de l'homme : celui d'avant l'accident évolutif et celui d'après. Voilà les deux temps du mythe, un avant et un après. J'utiliserai deux sources. La traduction de Louis Segond, celle que fréquentent les protestants français, et celle de Chouraqui. Je suis attaché à cette traduction poétique parce qu'elle s'inscrit dans une histoire familiale. Chouraqui avait été recueilli dans une communauté pentecôtiste que mon oncle, Louis Dallièrre, avait fondé à Charmes-sur-Rhône. Entre 1941 et 1945 cette communauté a recueilli, et sauvé, des juifs fuyant le nazisme. Louis Dallièrre était membre d'un réseau de résistance de l'Ardèche. À titre posthume, en 1990, il a été élevé au rang de « juste parmi les nations » par le gouvernement israélien. Chouraqui avait l'intention de se convertir au protestantisme. Mon oncle l'en dissuada et le conforta dans sa propre religion. À la suite de quoi Chouraqui se dédia à la traduction de la Bible.

C'est au chapitre premier qu'est relaté comment « le ciel et la terre et tous les êtres vivants » ont été créés par dieu. Par le « VERBE » : « **il dit et c'est Réel** ». Ce qui métapsychologiquement n'est

pas si faux que cela cette équivalence entre l'énonciation et le réel. Ce n'est qu'à ce moment (dans cette version de la création du monde, le verbe tient lieu de « l'énergie » dans la théorie du big bang) que Dieu s'attelle à la création de l'homme, et accessoirement, et ultérieurement, de la femme (c'est-à-dire de la différence des sexes).

« L'éternel dieu forme l'homme de la poussière de la terre, il souffle dans ses narines un souffle de vie et l'homme devient un être vivant » (chapitre II verset 7)

Chez Chouraqui cela donne :

« Yahvé Élohim forme le glébeux. Adam poussière de la glèbe. Adam (« terre ocre »). Il insuffle en ses narines haleine de vie. Et c'est le glébeux, un être vivant »

Être vivant dans les deux traductions s'oppose à animal. À la suite de quoi dieu créa pour Adam un lieu particulier sur terre : Eden qui est un jardin.

*Puis l'éternel Dieu plante un jardin en Eden du côté de l'Orient et il y mit l'homme qu'il avait formé
(Chapitre II verset 8)*

Chez Chouraqui

*Yahvé Élohim plante un jardin en Eden au levant.
Il met le glébeux qu'il avait formé.*

Il est assez notable que la version de Chouraqui soit sans doute plus théologiquement pertinente dans le fait qu'il emploie le présent qui n'est pas de narration. C'est un présent toujours présent. Hors temps chronologique. On n'est pas dans un récit du passé. On pourrait dire que cela indique que l'énonciation (déique ici) émane du Réel. Et que l'énonciation, quand elle est pure énonciation est « Acte ».

Dans ce jardin délimité, clos pourrait-on dire, dieu plante deux arbres spéciaux dont il interdit à Adam de manger les fruits, alors que tous les autres fruits et végétaux lui sont comestibles.

*« L'éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toutes espèces agréables à voir et à manger et l'arbre de la vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance »
Chapitre 2 verset 9*

Chez Chouraqui

« Yahvé Élohim fait germer de la glèbe tout arbre convoitable

pour la vue et bien à manger, l'arbre de vie milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal »

Ce que laisse entendre ce verset c'est qu'Adam n'est pas apte, à ce moment de la création, à « connaître ». C'est-à-dire qu'il n'est pas conscient de son état de vivant. Et que de plus cette faculté de connaissance consciente d'elle-même lui est interdite. Il est dans l'Eden un état d'inconscience d'y Être, ; il l'éprouve sans le ressentir. Il éprouve son être au monde intransitivement.

« Tu pourras manger de tous les arbres du jardin mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance sinon tu mourras »

(Chapitre 2 verset 16 à 17)

Chez Chouraqui :

Yahvé Élohim ordonne aux glébeux pour dire. De tout arbre du jardin tu mangeras, tu mangeras. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas.

Ce n'est qu'après avoir peuplé l'Eden d'animaux et posé cet interdit péremptoire que dieu créa la femme comme aide à l'homme, « semblable à lui ». Dans la structuration du mythe l'introduction d'un nouveau protagoniste à ce moment n'est pas fortuite. Il a à voir avec l'interdit.

« Alors l'éternel fit tomber un profond sommeil sur l'homme qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. L'éternel dieu forma la femme de la côte qu'il avait pris à l'homme et il l'amena vers l'homme »

Chez Chouraqui

« Yahvé Élohim fait tomber torpeur sur le glébeux. Il sommeille il prend une de ses côtes et ferme la chair dessous.

Yahvé Élohim bâtit la côte, qu'il avait prise au glébeux, en femme. Le glébeux dit : « Celle-ci, cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair, à celle-ci il sera crié femme Isha : oui, de l'homme, Isha, celle-ci est prise ».

La version de Chouraqui est assez mystérieuse pour un occidental rationaliste. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit de différencier cette « création » de toutes les autres. Isha = Ève = femme, parce qu'elle est issue de la côte d'Adam, est humaine. Elle se différencie donc des animaux. Elle en est différente. Mais elle ne l'est que dans son rapport à l'homme. Mais il n'y a ni différence des sexes ni dépendance.

Le décor et les protagonistes sont posés pour donner une explication à l'accident évolutionniste qui fait de nous ce que nous sommes. Seul un satan incarné par le serpent semble en passe de représenter l'élément qui va permettre que le drame se noue. Car tout est prêt pour que le drame se noue. Le drame, pas le tragique. Car bien évidemment, si le mythe fait état d'un interdit c'est que celui-ci va être transgressé. Sinon il n'aurait pas sa place dans le récit et dans la structure. Ce n'est d'ailleurs pas seulement une injonction impérative. Elle est ambiguë. Et d'une certaine manière illogique car pour souscrire à un interdit il est nécessaire d'avoir « connaissance » ou « conscience » de ce qu'est un interdit. Or la description de l'Eden et de son fonctionnement ainsi que la position d'Adam et d'Ève dans ce lieu, et le texte même, laissent à penser que ces derniers y existent en état « d'innocence ». Pour le dire dans les termes de la psychanalyse structurale : ils Ex-sistent (subjectivement) au monde exclusivement, sans relation consciente objectale à cet environnement. La « connaissance » consciente leur sera affectée après la chute. Ils ne pouvaient ni entendre ni comprendre le sens de ce qu'est un interdit, sauf rétrospectivement. D'où l'apparition du serpent comme initiateur du drame. Sorte de deus ex machina du récit biblique. Mais ce deus ex machina n'est pas là pour simplement permettre le drame de se résoudre. Il indique quelque chose de caché.

Mais cette contradiction Calvin s'en était déjà avisé : la conscience donc la volonté et le désir, n'apparaît qu'après la chute. Il en déduit que l'acte transgressif (et les modalités de sa réalisation) était déjà, de toute éternité, programmé par dieu. C'est un dessein essentiel de dieu. Parfaitement incompréhensible par l'entendement humain. Cette conviction est déjà présente chez Luther. On en retrouve la trace originelle chez Paul dans l'épître aux Éphésiens. Mais c'est dans une des dernières versions de « *L'Institution chrétienne* » (Livre III chapitre XXXI page 2) que Calvin en donne une assise théologique. Cela s'appelle la prédestination prélapsaire. Si je vous raconte tout ça ce n'est pas pour faire le savant. D'abord cette catastrophe n'est pas le fait d'une volition ou d'une erreur humaine mais une cause externe. Dans le récit biblique, du point de vue protestant, elle est due et programmée de tout temps par dieu lui-même. Et seulement par dieu. Quoique cela soit incompréhensible à l'esprit humain cela indique un dessein ou un destin phylogénétique irréversible qui se rejoue ontogénétiquement en chacun de nous. Le temps de l'innocence originelle pour le nourrisson puis un autre temps qui signe l'entrée dans le monde et ses malheurs annoncés, avec la mort au bout. « Tu mourras » dit la Genèse. Pour les calvinistes, après Augustin, l'homme terrestre est intégralement « mauvais ». Et rien ne peut contribuer à son rachat. Seule la grâce. C'est ce que prédit la suite du récit de la Genèse qui décrit comment on en arrive là. Pour rendre compréhensible l'incompréhensible dessein de dieu, il faut un agent extérieur une sorte de « deus ex machina ». Et c'est le serpent.

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que dieu avait faits »

Chez Chouraqui

« Le serpent était nu plus que tout vivant du champ qu'avait fait Yahvé Élohim »

Cette dernière traduction me paraît tout aussi fidèle à celle de Segond. Il ne s'agit pas que le serpent soit seulement le plus « rusé » mais le plus « nu ». Les deux traductions se complètent de sorte de symboliser ce que l'homme va devenir et tout à la fois a toujours été. C'est-à-dire depuis sa création. Ce signifiant n'est pas anodin. Il connote le mal comme on le verra par la suite.

« Il dit à la femme, dieu a-t-il réellement dit : vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin »

Chez Chouraqui la traduction est identique

« Il dit à la femme, ainsi Élohim l'a dit : vous mangerez de tout arbre du jardin »

Ce à quoi la femme répond :

« Nous mangeons des fruits des arbres du jardin. Mais quant aux fruits de l'arbre qui est au milieu du jardin, dieu a dit : vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point de peur que vous mouriez »

Chez Chouraqui

« Nous mangeons les fruits des arbres du jardin mais des fruits de l'arbre au milieu du jardin Élohim dit « Vous n'en mangerez pas vous n'y toucherez pas afin de ne pas mourir ».

Là encore cette traduction ne semble pas fidèle au texte mythique : dans la traduction de Segond la mort est présentée implicitement (induite par le signifiant « peur ») comme une menace et une punition. Dans celle de Chouraqui comme un fait objectif. Seule « l'Ex-sistence » dans l'Eden est susceptible d'immortalité. Disons que cette assertion est factuelle.

Le serpent de rétorquer :

*« Vous ne mourrez point. **dieu sait** que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal »*

Chez Chouraqui

*« Non vous ne mourrez pas car **Élohim sait** que le jour où vous en mangerez, vos yeux dessilleront et vous serez comme Élohim connaissant le bien et le mal »*

La différence de traduction est notable. Chez Segond « vous serez comme des dieux ; chez Chouraqui « vous serez comme Élohim connaissant le bien et le mal ». Dans les deux traductions l'affirmation que dieu **sait** est identique. Ce qui est conforme à l'interprétation calviniste et à la prédestination prélapsaire. Il y a une volonté, ou une intension divine, dans le fait qu'il y aura transgression. Mais la traduction de Chouraqui dit qu'Adam et Ève seront comme dieu n'a pas le même sens que celle de Segond qui traduit qu'ils seront « comme des dieux » . De faux dieux puisqu'aussi bien il n'y a qu'un seul dieu. Égal de dieu dans l'une, semblable à des dieux dans l'autre. Pour être égal à dieu il faudrait qu'ils aient aussi mangé le fruit de l'arbre de vie. Ce qui ne sera pas le cas ; dieu y veillera. Connaître le bien et le mal ne suffit pas pour être dieu, puisqu'il n'y a pas le surcroît d'immortalité.

Toujours est-il que la femme est convaincue par le serpent et passe à l'acte en entraînant l'homme.

*« La femme vit que l'arbre était bon à manger et **agréable** à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir **l'intelligence** ; elle en donna à son mari, qui était auprès d'elle et il en mangea » (Chapitre III verset 6)*

Chez Chouraqui

*« La femme voit que l'arbre est bien à manger, oui, il est appétissant pour les yeux, **convoitable**, l'arbre, pour **rendre perspicace**. Elle prend de son fruit et mange. Elle en donne aussi à son homme avec elle et il mange »*

Les conséquences ne se font pas attendre. Quoique de manière assez inattendue.

*« Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, **ils connurent qu'ils étaient nus** et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures » (Chapitre III verset 7)*

Chez Chouraqui

« Les yeux des deux se dessillent, ils savent qu'ils sont nus. Ils cousent des feuilles de figuier et se font des ceintures »

Je disais que la conséquence première est assez inattendue : la belle affaire, avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance pour seulement savoir qu'ils sont nus ; cela paraît dérisoire. C'est là qu'il faut reprendre la traduction de Chouraqui : « *le serpent était nu* » et non pas savant comme dans la traduction de Segond. C'est dire que la nudité connote dans l'esprit des mythologues le fait d'être « mauvais et méchant », « malfaisant » comme le serpent. En tout cas pas digne d'être

dans ce lieu protégé qu'est Eden. Cela connote l'entrée dans la sexualité par la concupiscence, l'envie.

S'en suit de la part de dieu Élohim une double damnation, celle du serpent et celle de l'homme et de la femme.

*« Il dit à la femme : j'augmenterai la souffrance de tes grossesses. C'est dans la douleur que tu mettras des enfants au monde. **Tes désirs** se porteront sur ton mari, mais lui, **il dominera** sur toi. Il dit à l'homme : puisque tu as écouté ta femme, et que tu as mangé du fruit au sujet duquel je t'avais donné l'ordre : tu n'en mangeras pas ! le sol est maudit à cause de toi. C'est avec peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. Il te produira des ronces et des chardons, et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, et ce jusqu'à ce que tu retournes à la terre, puisque c'est d'elle que tu as été tiré. Oui tu es poussière et tu retourneras poussière. »*

(Chapitre III verset 16 à 19)

Chez Chouraqui

*« À la femme il a dit « je multiplierai, je multiplierai ta peine et ta grossesse, dans la peine tu enfanteras des fils. À ton homme, ta **passion** : lui, il te **gouvernera**.*

Au glébeux il dit : oui tu as entendu la voix de ta femme et a mangé l'arbre dont je t'avais ordonné pour dire « tu n'en mangeras pas ». Honnie est la glèbe à cause de toi. Dans la peine tu en mangeras tous les jours de ta vie.

Elle fera germer pour toi carthame et chardon : mange l'herbe du champ. À la sueur de tes narines, tu mangeras du pain jusqu'à ton retour à la glèbe dont tu as été pris. Oui, tu es poussière, à la poussière tu retourneras. »

Si je vous bassine avec ces citations, c'est aussi pour faire entendre que notre civilisation « objectale » a été façonnée par ce mythe. Et que nous en sommes toujours là. D'une certaine manière la traduction de Chouraqui le laisse entendre avec l'emploi du présent qui n'est pas pour moi de narration comme je l'ai fait remarquer antérieurement. C'est en cela que la condamnation est pernicieuse. Cette histoire n'est pas seulement pseudo historique. Elle est toujours d'actualité.

Ce que racontent, à leur manière, ces deux chapitres c'est le passage de la position inconsciente de l'humanité de l'homme à la conscience et alors, non pas à la vie mais à la survie, dans la peine et la souffrance. Dans cette perspective ce qui, en filigrane et implicitement, est avancé c'est la

naissance dans la relation objectale par la nécessité procréative. Nécessité procréative objectale qui nécessite l'attraction par la « *passion* » (traduction de Chouraqui), les « *désirs* » (traduction de Segond) de la femme pour l'homme. Attraction connotée déjà **pernicieuse et dont la punition est le résultat de cette attraction** « sexuelle » pour l'homme. Comme résultat d'une culpabilité universelle. La pudeur dont ils font preuve, avec la tentative de cacher leur nudité (sexuée) avec des feuilles de vignes est renforcée quelques versets plus loin avec leur confection par dieu lui-même de vêtements en peau de bête. Dans la Genèse « la connaissance », le désir de savoir s'origine du savoir sur la différence des sexes et la relation sexuelle. En cela, Freud n'innove pas. Pour lui, le désir de savoir s'organise chez l'enfant de la curiosité sexuelle (infantile) quant au coït des parents dont l'œdipe découle. Que ce soit dans la Genèse ou dans la mythologie freudienne, le désir de « connaître » est originellement sexuel. Cette hypothèse est confirmée quant à la bible au chapitre suivant de la Genèse. Quand il s'agit de procréer Caïn, il est dit « *Adam **connu** Eve sa femme et elle enfanta Caïn* ». Chouraqui, lui, traduit « *Adam **pénétra** Isha sa femme. Enceinte, elle enfanta Caïn* ». Connaître pour la bible c'est « pénétrer ». Il y a donc, sans doute, un polysème dans les textes originaux quant au signifiant qui porte l'acte procréatif. Pour revenir à ce qu'antérieurement je disais, là aussi la Genèse invente comment la **sexualité** vient à Homo sapiens. Et fait aller ensemble, conscience, connaissance et sexualité. Dans cette perspective biblique la sexualité, qui garantit alors la continuité de l'espèce, est une malédiction. Ce n'est pas une malédiction en soi ; c'est une malédiction parce qu'elle est la synecdoque, le symbole, de l'entrée d'Homo sapiens dans la survie, dont il ne sort que par la mort. Je disais aussi que ce n'était pas une menace quand dieu annonce à Adam et Ève qu'ils vont mourir. Il annonce qu'ils allaient « connaître » qu'ils allaient mourir. En d'autres termes qu'ils quittent le temps suspendu de la durée (l'éternité, l'Ex-sistence) pour entrer dans la malédiction du temps chronologique et de la conscience de la finitude.

J'ai délabyrinthé ma pensée. Ce n'était pas inutile concernant mon affirmation que la Genèse n'était pas seulement un mythe qui tente de donner du sens à la création du monde (big-bang) mais avant tout et surtout une théorie empirique de la structuration de l'appareil psychique de l'homme. C'est un mythe onto-phylogénétique qui s'y on s'en avise, reprend les phases de structuration de l'appareil psychique telles que la théorie psychanalytique structurale les établit. A telle enseigne que le chapitre IV de la Genèse va mettre en scène entre Caïn et Abel, la mise en place du Moi totalitaire et de « l'Invidia ». Augustin y sera sensible, qui dans les premières pages de ses confessions décrit quasi cliniquement ce qu'il en est de cette Invidia. Ce que Lacan avait noté.

Voilà, le séminaire prochain j'entamerai la lecture des *Trois essais sur la sexualité* que je soupçonne d'être l'invention et la théorisation de la sexualité dans ses rapports avec la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique.

Paris le 11/01/2025

Marc Lebailly

